Claude
Pujade-Renaud

Les femmes du braconnier

roman

ACTES SUD

Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

C'est en 1956, à Cambridge, que Sylvia Plath fait la connaissance du jeune Ted Hughes, poète prometteur, homme d'une force et d'une séduction puissantes. Très vite, les deux écrivains entament une vie conjugale où vont se mêler création, passion, voyages, enfantements. Mais l'ardente Sylvia semble peu à peu reprise par sa part nocturne, alors que le "braconnier " Ted dévore la vie et apprivoise le monde sauvage qu'il affectionne et porte en lui. Bientôt ses amours avec la poétesse Assia Wevill vont sonner le glas d'un des couples les plus séduisants de la littérature et, aux yeux de bien des commentateurs, l'histoire s'achève avec le suicide de l'infortunée Sylvia.

Attentive à la rémanence des faits et des comportements, Claude Pujade-Renaud porte sur ce triangle amoureux un tout autre regard. Réinventant les voix multiples des témoins – parents et amis, médecins, proches ou simples voisins –, elle nous invite à traverser les apparences, à découvrir les déchirements si mimétiques des deux jeunes femmes, à déchiffrer la fascination réciproque et morbide qu'elles entretiennent, partageant à Londres ou à Court Green la tumultueuse existence du poète.

L'ombre portée des oeuvres, mais aussi les séquelles de leur propre histoire familiale – deuils, exils, Holocauste, dont elles portent les stigmates –, donnent aux destins en miroir des "femmes du braconnier" un relief aux strates nombreuses, dont Claude Pujade-Renaud excelle à lire et révéler la géologie intime.

"DOMAINE FRANÇAIS"

Extrait de la publication

CLAUDE PUJADE-RENAUD

Nouvelliste et romancière, Claude Pujade-Renaud a reçu le grand prix de la Société des gens de lettres en 2004. Elle a publié la quasi-totalité de son oeuvre chez Actes Sud.

Simultanément, Actes Sud publie un premier volume des oeuvres – romans et nouvelles – de Claude Pujade-Renaud dans la collection "Thesaurus".

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

LA VENTRILOQUE, Des femmes, 1978.
LA DANSE OCÉANE, Souffles, 1988 ; Actes Sud Babel, 1996.
MARTHA OU LE MENSONGE DU MOUVEMENT, Manya, 1992 ; Actes Sud Babel, 2009.
BELLE MÈRE, Actes Sud, 1994, prix Goncourt des lycéens ; Actes Sud Babel, 1997 ; J'ai lu, 1997.
LA NUIT LA NEIGE, Actes Sud, 1996 ; Actes Sud Babel, 1998 ; J'ai lu, 1998.
LE SAS DE L'ABSENCE, Actes Sud, 1997, prix de l'Ecrit intime 1998, précédé de *LA VENTRILOQUE*, Actes Sud Babel, 2000 ; J'ai lu, 2000.
PLATON ÉTAIT MALADE, Actes Sud, 1999 ; Actes Sud Babel, 2002.
SEPTUOR, en commun avec Daniel Zimmermann, Le Cherche-Midi éditeur, 2000 ; Pocket, 2002.
LE JARDIN FORTERESSE, Actes Sud, 2003 ; Actes Sud Babel, 2004.
CHERS DISPARUS, Actes Sud, 2004, grand prix de la Société des gens de lettres ; Actes Sud Babel, 2006.
LE DÉSERT DE LA GRÂCE, Actes Sud, 2007, prix Paroles d'encre ; grand prix littéraire de Saint-Emilion, Pomerol, Fronsac ; Actes Sud Babel, 2009.
ŒUVRES, t. I, Actes Sud, coll. "Thesaurus", 2009.

NOUVELLES

LES ENFANTS DES AUTRES, Actes Sud, 1985 ; Actes Sud Babel, 2005.
UN SI JOLI PETIT LIVRE, Actes Sud, 1989, prix fondation Thyde-Monnier de la SGDL ; Actes Sud Babel, 1999.
VOUS ÊTES TOUTE SEULE ?, Actes Sud, 1991, prix de la nouvelle du Rotary Club ; Actes Sud Babel, 1994 ; Librio, 1997.
LA CHATIÈRE, Actes Sud, 1993 ; Actes Sud Babel, 2007.
AU LECTEUR PRÉCOCE, Actes Sud, 2001 ; Actes Sud Babel, 2003 ; J'ai lu, 2006.
SOUS LES METS LES MOTS, Nil (collection "Exquis d'écrivains"), 2007.

POÉSIE

CELLES QUI SAVAIENT, Actes Sud, 2000.
INSTANTS INCERTITUDES, Le Cherche-Midi éditeur, 2003.
TRANSHUMANCE DES TOMBES, Circa 1924, 2008.

Extrait de la publication

MÉMOIRES

LES ÉCRITURES MÊLÉES, en commun avec Daniel Zimmermann, Julliard, 1995.

CORRESPONDANCE

DUEL, en commun avec Daniel Zimmermann, Le Cherche-Midi éditeur, 2004.

ROMANS POUR LA JEUNESSE

LES OTAGES DE GUTENBERG, en commun avec Chantal Pelletier et Daniel Zimmermann, Hachette Jeunesse, 2000.

ATOMES CROCHUS, en commun avec Chantal Pelletier et Daniel Zimmermann, Hachette Jeunesse, 2000.

CHAMPIONNE A OLYMPIE, en commun avec Daniel Zimmermann, Gallimard, Folio Jeunesse, 2004.

© ACTES SUD, 2010

ISBN 978-2-330-00770-6

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

CLAUDE PUJADE-RENAUD

Les Femmes du braconnier

roman

ACTES SUD

Extrait de la publication

à Daniel Zimmermann
à Georges, Julien, Mathilde, félins fraternels

Extrait de la publication

Extrait de la publication

ZOO

Londres, octobre 1955

Le zoo de Regent's Park est en émoi. L'homme aux allures de bûcheron, toujours vêtu de noir, quitte la plonge de la buvette. Sa journée de travail est terminée. Il allonge le pas, fauve sortant enfin de sa cage. Avant la fermeture – dans une demi-heure –, il accomplit rituellement le tour des enclos. Et la rumeur frémit, grossit. Le zébu le dit à l'émeu, et l'émeu au gypaète, et le gypaète à la girafe, qui transmet au buffle, qui transmet au boa : Attention, c'est un prédateur ! Amplifiées par les perroquets, les criailleries se faufilent entre les barreaux, sous les feuillages, dans le bassin des otaries, dans l'odeur rauque de la fauverie.

L'homme s'arrête devant le jaguar. Qui n'a pas peur. Ils se regardent, longuement. S'estiment. Une coulée dense. Une verticalité puissante. L'homme se détourne, s'assoit sur un banc, tournant le dos à la bête tachetée. Il sort un carnet de sa poche (à gauche elle est déformée par un morceau de cheddar et un quart de brandy ; à droite par un galet, un couteau et un tome de Shakespeare). Le jaguar bâille. Avant de partir, l'homme relit ce qu'il vient d'écrire : Les poèmes sont des animaux qu'il faut traquer et capturer.

GALOP

Cambridge, 12 décembre 1955

Sam avait beau être un étalon, il ne cherchait pas à manifester sa puissance. Lorsqu'il était parti en balade avec cette fille inconnue, sur une petite route de terre proche de Cambridge, il s'attendait à une promenade de santé, décontractée. La fille, ce fut très vite évident, ne connaissait rien aux chevaux. Dix minutes après le départ, Sam s'était légèrement dégonflé, comme à l'ordinaire, et la cavalière n'avait même pas ressanglé. Il avait sitôt compris : une novice, ignare. Elle laissait les rênes longues puis, par à-coups, tiraillait dessus. Nerveusement, mais sans brutalité. Bien incapable de transmettre le moindre message… Sam laissait faire, amusé. Après avoir tourné l'angle d'un bois, il avait pris le trot, rien de saccadé, juste un petit trot, histoire de s'échauffer. La fille bringuebalait, tressautante, tour à tour molle et crispée. Au moindre écart, elle chuterait. Mais Sam, ce jour-là, était d'humeur aimable, fair-play. Il n'amorça aucune incartade. Négociant en douceur un virage, il s'engagea dans l'allée cavalière traversant le bois. Une belle allée, rectiligne, au sol souple, idéale pour lancer le galop. Sam ne s'en priva point, sans violence ni malignité cependant. Aussitôt la selle, dont les sangles n'avaient pas été resserrées, tourna, et la cavalière avec. Par un invraisemblable miracle, elle parvint à s'accrocher. Au poitrail par les jambes, à

Extrait de la publication

l'encolure par les bras. Surpris par l'incongruité de la situation, Sam coucha les oreilles, accéléra légèrement. Un galop lourd, épais, englué dans sa répétition cyclique. Les étriers libérés se balançaient en cadence, la fille tenait bon. L'allée déboucha sur une route, goudronnée celle-là, et passante. La résonance métallique des sabots aiguisa l'ardeur de Sam. La fille, proche du sol, devait en avoir plein les oreilles de ce boucan – badaboum, badaboum, marteaux sur enclume, étincelles crépitantes, forge de la folie. Lors de la traversée d'un carrefour, un cycliste du dimanche, terrifié par ce surgissement, par ce couple monstrueux auquel on ne pouvait même pas attribuer le terme de centaure ou de centauresse, préféra se jeter dans le fossé avec son vélo, ignorant sans doute qu'un cheval tenterait l'impossible afin d'éviter un humain. Sam soutenait le rythme – lourds triolets en cascade, badaboum, badaboum… Balançant le bizarre collier suspendu à son cou, il reniflait l'aigrelet de la sueur dégagée par la fille, sueur d'effort, d'angoisse, pas désagréable. Il s'installa dans un galop long, d'une puissante régularité. La fille maintenait sa prise, Sam continuait à s'amuser. Soudain, ce ne fut plus seulement l'odeur de transpiration mais une autre, fade et violente à la fois. Aussitôt Sam comprit : cette fille sentait la mort. Un relent que les chevaux ne supportent pas. C'était aussi intolérable que de flairer une charogne. Le drame, c'est que, cette charogne, il la transportait avec lui. Il s'emballa, pour de bon. Fini de jouer. Une fuite éperdue, arbres, piétons, voitures défilaient à toute allure. La puanteur le poursuivait. La fille ne criait pas, elle se cramponnait, il percevait la tension extrême du corps, une tension concentrée dans les chevilles et les mains. De prodigieuses vibrations d'énergie, de vitalité, traversaient le

cadavre qu'il trimballait, se transmettaient à ses nerfs, ses muscles, à sa masse de huit cents livres. Par chance, il croisa une autre allée cavalière : de ce côté, il le savait, il reviendrait au bercail. Sam ralentit progressivement en retrouvant le calme des sous-bois, ocellés par un pâle soleil hivernal. Des parfums plaisants, rassurants – humus, traces de bêtes, crottins récents, eau croupie des flaques – masquèrent la senteur sombre, angoissante. Rasséréné, oreilles redressées, Sam adopta une allure tranquille, le licou de bras et jambes et cheveux et chair odorante toujours suspendu à son encolure. Les tiraillements dans sa crinière commençaient à l'agacer mais puisqu'on était sur le chemin du retour il se montra accommodant jusqu'à ce qu'il puisse enfin laisser se répandre sur la paille de l'écurie la guirlande femelle, poisseuse de transpiration. Sitôt métamorphosée en bipède, elle s'appuya contre son flanc, haletante, alternant rires et sanglots. Une de ses tresses, à demi défaite, chatouillait l'épaule de Sam. Tous deux s'apaisèrent, réconciliés – mais peut-être avaient-ils été parfaitement accordés durant ce galop de la démence ? A peu près calmée, la fille s'empara d'une poignée de paille, voulut bouchonner sans même penser à ôter le mors, la bride et la selle – décidément elle ne savait rien faire… Appuyée contre la masse pommelée, elle riait et pleurait encore par spasmes brefs, et Sam, ému, devina sur son flanc droit la tiédeur des larmes.

ROUGE SANG

Cambridge, février 1956

Le galop partagé avec Sam s'était estompé. Je pataugeais dans un de ces hivers sinistres dont l'Angleterre a la spécialité, grisaille humide, ombres errant dans le brouillard, Hadès remonté sur terre. Chez moi, dans le Massachusetts, l'hiver sécrétait un froid tonique, franc du collier. De ce ciel net j'avais la nostalgie. Et de la neige. Et de ma mère… Mais je répugnais à me l'avouer : j'avais tellement désiré obtenir cette bourse pour l'université de Cambridge ! Eh bien j'avais traversé l'Atlantique, j'étais à Cambridge et je suivais entre autres un cours sur la tragédie, nous en étions à Racine, j'aimais *Phèdre*, avec passion ! Pourtant, à vingt-trois ans, je m'estimais flétrie, inutile. En cette fin février, j'avais mes règles, plus une rhinite et j'avais très peur qu'elle ne vire à la sinusite, mon symptôme chronique (plus tard ma mère m'a confié que c'était également celui de mon père). La morve à jets continus, cette barre sur le front et les yeux larmoyants. Plus ce sang limoneux… Les douleurs menstruelles, spasmodiques ou pas, je les associais à la mort, ou à un accouchement stérile, et je sentais moutonner, grumeleuse, la menace de la dépression, vieille compagne familière. Le vin et le sherry réussissaient un peu à l'exorciser, je percevais avec quelle aisance on pouvait se laisser glisser sur la pente de l'alcoolisme. Mais j'avais

Extrait de la publication

tellement peur de m'engluer dans cette mélasse dépressive, telle une abeille dans un pot de miel. Ma terreur : et si le monde se décolorait ? Pas la réalité, le monde de l'imaginaire. S'il me lâchait, si je ne parvenais plus à écrire, ce serait l'effondrement.

Je m'habillais souvent dans des teintes sombres. En outre, à Cambridge, il fallait porter cette longue toge noire. Dans un premier temps ce déguisement m'avait amusée. Puis, très vite, agacée. Elle se décousait par endroits – ou était-ce moi qui la déchirais, de rage, en l'enfilant ou en l'ôtant, énervée, exaspérée, sans trop m'en rendre compte ? En tout cas, j'avais la flemme de la raccommoder. J'avais parfois l'impression d'être ligotée dans une camisole de force pour fous dangereux – peut-être était-ce la tenue qui me convenait ? De temps à autre cependant, je m'ingéniais à raviver ce noir par des accessoires rouges, une écharpe, des gants, un serre-tête. En deuil, je me drapais secrètement dans ce que j'appelais, toujours à propos de *Phèdre*, la "cape rouge du destin". Mais à quoi bon agiter bêtement le leurre d'une cape écarlate devant le mufle du monstre caché, le Minotaure ?

Et donc, le matin du 25 février, épuisée, craignant le retour de l'état dépressif, ne supportant plus les angoisses liées à mes règles, j'ai consulté un psychiatre – le psychiatre de l'université –, et je me suis effondrée dans son cabinet en pleurnichant : Il me faudrait un homme, et qu'il me câline, et qu'il me console… Oui oui, bien sûr, j'avais un petit ami, il résidait à Paris, étudiant à la Sorbonne. Petit, effectivement, un très joli visage, juif américain, sensible, cultivé, dans ce registre rien à lui reprocher, mais je n'étais plus très certaine de l'aimer, tout en me raccrochant à son image. En fait, ai-je avoué au psychiatre, je rêvais de rencontrer

Extrait de la publication

quelqu'un dont le poids, la stature m'écraseraient, me combleraient : au lit, avec ce Richard gracile, un peu maladif, je me sentais presque trop grande, euh… athlétique, vous voyez ce que je veux dire ? Le psychiatre a paru perplexe, les gentilles étudiantes anglaises au teint virginal ne devaient pas lui tenir souvent ce genre de propos. J'étais attachée à Richard, certes, mais peut-être me faudrait-il un homme plus mûr, euh… un père… Le psychiatre paterne a semblé retrouver ses marques, moi pas, et j'ai ajouté : Sinon un père, du moins une personne plus âgée, compréhensive, aux Etats-Unis les professeurs étaient tellement plus disponibles, attentifs qu'ici… Il a souri gentiment, m'a encouragée à revenir le voir.

Durant l'après-midi, encore embrumée, abrutie (ma dissertation sur *Phèdre* n'avançait guère), j'ai pensé : En attendant l'homme, le père, un peu d'alcool serait bienvenu afin d'enrayer ce rhume. J'avais prévu de me rendre à une petite fête pour le lancement d'une nouvelle revue de poésie. A Cambridge, ces revues surgissaient et disparaissaient comme des champignons. J'ai bu un verre de vin (je dissimulais une bouteille dans ma piaule – ah ces chambres universitaires si mal chauffées !). Dans cette brouillasse légèrement fiévreuse est revenu lointain, incertain, puis s'affirmant peu à peu, le rythme ternaire du galop, triolets en cascade, badaboum, badaboum. Le galop de Sam, ce merveilleux cocktail de terreur et de jouissance… Enfant, je collais mon oreille contre la poitrine de mon père, il était grand et fort, mon père, ça bruissait, grondait, martelait, une vraie forge, et parfois une horde de chevaux sauvages s'emballait là-dedans. Une étrange cavalcade s'amorçait, me soulevait, j'aurais tellement voulu la faire renaître dans la cadence des mots, la scansion d'un poème. Bref,

Extrait de la publication

il me fallait du whisky ou du gin, plus un beau galop, érotique, alcoolique, poétique, et tant pis si certains mélanges sont réputés dangereux !

Comme convenu, un ami étudiant est passé me chercher. Hamish, un Canadien. Gentil, le type parfait de l'accompagnateur, la cavalcade espérée ne serait certainement pas en sa compagnie. C'est lui qui m'avait signalé cette soirée. Je m'étais procuré la revue en question et j'avais repéré les textes d'un nommé Ted Hughes. Les plus intéressants à mon sens, ça changeait du snobinard sophistiqué dont se piquaient ces petites publications prétendument d'avant-garde. J'ai appris par cœur certains passages, notamment ceux où étaient évoqués des animaux. Puis je me suis souvenue d'avoir lu de ce même Ted Hughes un autre poème, paru quelques semaines auparavant dans un journal étudiant. J'ai fouillé dans mes paperasses et je l'ai déniché. Il s'intitulait "L'accident" – mais non, nul mauvais présage dans ce titre ! Il s'agissait du crash d'un avion. La chute… eh bien, la chute d'Icare, avais-je songé. Brûlé l'aviateur, tombant en flammes. Un faisan et un lièvre assistent au drame. J'aimais beaucoup cette présence. Et je songeais à ce tableau que j'avais vu à la National Gallery, *La Mort de Procris* : ce chien qui veille la jeune défunte, ce chien en deuil, tellement humain. Comme seul un animal peut incarner la détresse muette face à l'irréparable.

Je m'étais soigneusement maquillée, réussissant à masquer mon teint hivernal cadavérique ainsi que la flétrissure sur ma joue droite. La bouche, sanglante. Dès l'adolescence, j'avais élu la violence de ce cramoisi. Sur les ongles, un vernis écarlate, assorti aux lèvres. Une ceinture et des escarpins rouges. Hamish m'a complimentée. Sur le trajet, il a proposé de s'arrêter dans un pub. Durant une

Extrait de la publication

bonne heure, discutaillant, nous avons descendu whisky sur whisky – lui plus que moi. La fièvre, la pesanteur dans le bas-ventre et la barre au-dessus des yeux se sont estompées. En repartant du pub, je me suis sentie comme soulevée. J'entendais le sifflement allègre du vent tout en sachant, ironiquement lucide, que c'était une nuit très froide mais très calme. Pas la moindre bise. Bourrasques et galopades prenaient racine à l'intérieur de moi, comme autrefois dans la poitrine paternelle, là-dessus également j'étais lucide. Je pensais à la pièce de Shakespeare, *La Tempête*. A ce déchaînement de vents et de vagues provoqué par un père tout-puissant, secondé par Ariel, à cette folie des éléments qui bientôt permettra à la fille de rencontrer l'homme aimé. Et les fragments animaliers de ce Ted Hughes me revenaient, et j'avais envie de bondir tel un lièvre.

La fête se déroulait au deuxième étage d'un bâtiment ancien, Falcon Yard. Hamish me soutenait par le coude en montant les marches, ça va, tu tiens le coup ? Mais oui, ne t'inquiète pas, je supporte très bien l'alcool ! En fait, je gravissais les escaliers intérieurs du *Queen Elizabeth II*, le navire qui m'avait transportée des Etats-Unis jusqu'en Angleterre : le tangage remontait le long de mes jambes, vibrait au creux de mon ventre, houle et tornades, venues de très loin, me soulevaient beaucoup mieux que le bras prétendument secourable de Hamish. Puis ce fut une grande salle où les vents pénétrèrent en même temps que moi. Buée d'alcool et d'haleines lourdes, spirales de fumée, brouhaha de rires, de discussions, un orchestre qui se croyait jazzy – chez moi ça swinguait avec nettement plus d'entrain ! J'ai pris un punch au bar, dansé avec je ne sais plus qui, en tout cas ce n'était pas Hamish. Plus tard, émergeant du brouillard

Extrait de la publication

– peut-être était-il en moi le brouillard ? –, comme porté par les rafales redoublées, un long type sombre s'est approché. Plus que grand, immense, et j'ai sitôt pensé : Un homme de l'Est, d'Europe centrale. Allemand ? Polonais ?

Extrait de la publication